

# GRATTE- TERRE

## 1. LÉON



NÉMOMBE

Némombe

Gratte-Terre

*1 - Léon*

© Némombe, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4064-9

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Prologue

## Anne

Le rêve étrange et brumeux se prolonge, tel un voile qui séparerait deux mondes. Anne ouvre ses paupières fébriles, laissant la réalité s'infuser dans ses sens. Les lumières, diffuses et indistinctes, fusionnent avec les ombres mystérieuses de la nuit. Elle peine à voir, étrangement éblouie par l'obscurité même. La douleur, insidieuse, l'étreint de façon implacable. Ce mal de tête, résonnant sans relâche, martèle son crâne, créant un rythme lancinant. Anne ferme les yeux, puis les rouvre, cherchant à démêler les fils de la perception. Les formes indistinctes commencent à se dessiner nettement, les couleurs s'entrelacent enfin. Tout tournoie, des ombres lumineuses dansent et se croisent sous ses paupières closes. Cependant, la clarté demeure insaisissable, engloutie dans l'obscurité comme une étoile au loin. Des éclairs zèbrent le ciel de sa conscience, fragmentant la réalité en éclats fugaces.

Elle se sent emportée dans un vertige hallucinatoire, comme si les fondations du réel se dérobaient sous ses pieds fragiles. Un plafond d'une hauteur démesurée la surplombe, sa grandeur défiant toute logique. Sa profondeur oppressante la submerge, et pourtant, une lueur mystérieuse l'illumine, sans qu'elle puisse en déterminer l'origine. Tâtonnant dans l'obscurité, elle tente de se redresser, mais ses jambes refusent de lui obéir. La tête lui tourne, une nausée lancinante monte en elle. Des crampes tenaces agitent son estomac, ses jambes semblent emprisonnées par des chaînes invisibles.

Peu à peu, avec une détermination vacillante, Anne se tourne sur le côté, trouvant appui sur ses genoux tremblants. Ses mains effleurent le sol comme pour retrouver un lien avec la réalité tangible, un ancrage dans cet univers en constante métamorphose.

Son regard balaie les environs, la nuque empreinte de douleur. D'immenses colonnes surgissent dans la distance, éparpillées à des intervalles qui semblent obéir à une symétrie mystérieuse. Anne se trouve engloutie dans l'immensité, incapable d'estimer ces distances sans fin. Le plafond, d'une hauteur vertigineuse, couronne cette pièce grandiose qui s'étend dans des proportions

titanesques, se déployant sur des centaines de mètres. Une lumière, douce et diffuse, émane du sommet, se frayant un chemin le long de dédales lumineux sculptés dans le plafond. Ces rainures lumineuses rayonnent depuis un point central, du moins c'est ce qu'elle pressent au fond d'elle. Cependant, les dimensions ici défient toute échelle humaine, semblant avoir été conçues pour des êtres surhumains, des géants de pierre enracinés dans les profondeurs terrestres. Comme des entités surgies des abîmes, ils sont venus la chercher. Ils vont la capturer pour l'emporter dans les entrailles abyssales.

Dans un état fiévreux, des formes indistinctes flottent dans son champ de vision, éparses et énigmatiques, comme autant d'ombres perdues dans les ténèbres. Anne mesure alors la présence des corps étendus tout autour d'elle, une multitude de formes humaines. À perte de vue, un océan de corps, revêtus uniformément, certains émergeant du sommeil alors que d'autres demeurent allongés au sol, prisonniers de leurs rêves. Certains errent en état de confusion, des âmes égarées dans cet espace atemporel. Anne prend conscience qu'elle-même est vêtue de cette même tenue singulière. Pourquoi est-elle ici, en ce lieu étrange ? Les souvenirs se dérobent, des images floues s'entremêlent dans sa conscience. Qui sont ces individus qui l'entourent ? Où se trouve-t-elle ? Depuis combien de temps gît-elle sur ce sol ? Tout se mélange dans un tourbillon d'incertitudes.

Cette douleur lancinante dans son crâne, insistante, pulsante, comme le battement d'un tambour funèbre : des vagues de nausée l'assaillent, forçant ses jambes à fléchir. Avec effort, elle se rassied, cherchant à rassembler ses pensées, à retrouver le contrôle de son être. Les teintes chromatiques se mêlent, se fondent en une forme insaisissable, une goutte qui s'étire et s'enroule inlassablement sur elle-même. Les symptômes de son malaise se réveillent, une boule d'acidité germe dans les tréfonds de son ventre, croissant en intensité. Remontant le long de son torse, elle éclate en un sentiment de dégoût infini dans sa bouche.

Anne se penche, tourne précipitamment la tête. Déjà, un liquide limpide s'écoule de ses lèvres. L'apaisement la gagne progressivement.

Les esprits d'Anne commencent peu à peu à se clarifier. D'un geste brusque, elle se redresse, ses jambes la soutenant enfin. Quel est donc cet endroit ? Majestueux et imposant, il est peuplé de colonnes monumentales qui s'étirent jusqu'à se perdre dans un plafond baigné d'une lueur exceptionnelle. Cette lumière émane d'un puits de lumière central, alimenté par une multitude de miroirs réfléchissants. Les rayons lumineux tracent des formes élégantes et surnaturelles, comme des filaments d'un métal en fusion, diffusant leur éclat telles des créatures serpentes se déplaçant au-dessus d'elle. Anne saisit que sans cette lumière, la salle tout entière serait engloutie dans une obscurité abyssale, une obscurité qui transcenderait toutes les ténèbres imaginables.

Étourdie, Anne erre à travers l'espace, s'efforçant d'éviter d'autres êtres égarés, des femmes et des hommes à l'air hagard. Certains gisent toujours sur le sol, captifs d'un sommeil troublant. La plupart émergent lentement de cet étrange sommeil et s'assoient, reprenant contact avec la réalité. Tous arborent la même tenue : une combinaison grise agrémentée de bandes rouges verticales, délimitant leurs flancs. Ces corps gisent à intervalles réguliers, une disposition géométrique. Cependant, quelques individus perturbent cette harmonie en quittant les emplacements où ils étaient allongés. Cet univers est ordonné, mais certains défient délibérément cette symétrie.

Chacun porte un numéro, minutieusement brodé sur la poitrine à gauche, inscrit en caractères arabes : cent-cinquante... soixante-douze... quatre-cent-vingt-trois... Anne prend conscience qu'elle aussi arbore un numéro, délicatement cousu sur sa veste, juste au-dessus du sein gauche : soixante-six.

Son esprit, encore en proie à la confusion, la guide à travers un labyrinthe obscur, parmi des colonnes majestueuses dont la circonférence pourrait enlacer deux hommes côte à côte. Elles s'élèvent en une masse imposante, atteignant des hauteurs incroyables. Son regard se pose sur des inscriptions gravées sur l'une d'entre elles. À mesure qu'elle s'approche, elle en discerne plusieurs, disposées le long de la colonne, tant en largeur qu'en hauteur. Certaines se trouvent hors de sa portée, trop hautes pour qu'elle puisse les déchiffrer, tandis que d'autres nécessitent qu'elle s'incline presque jusqu'au sol pour les apercevoir. Des phrases rédigées en français se déchiffrent devant elle, éparses et dénuées de connexion apparente. Un éventail de citations provenant d'auteurs reconnus, de personnalités. Épuisée, Anne ne prête qu'une vague attention à ces inscriptions,

laissant ses yeux vagabonder sans vraiment lire. Le sol, d'une froideur inhérente, présente une texture étrangère à ses sens, une substance qui lui échappe : une sorte de béton recouvert d'une couche lisse, évoquant le goudron.

La scène la plonge davantage dans un sentiment d'étrangeté, comme si les murs et les colonnes avaient acquis une vie propre, murmurant des paroles d'un passé lointain à qui voulait bien les écouter.

À mesure que les minutes s'écoulent, Anne recouvre progressivement ses sens. Les distances entre les colonnes lui semblent plus tangibles, un écart d'environ cinquante mètres. Ces structures s'étendent à perte de vue, défiant toute logique. Cependant, le vertige la guette, un tourbillon de sensations tourmentant sa tête. Quel était donc son dernier souvenir avant de se réveiller dans cet endroit énigmatique ? Un éclair violent déchire son esprit, pareil à une aiguille de métal pénétrant brutalement sa matière cérébrale : elle se revoit assise sur le siège passager avant d'une voiture, la nuit enveloppant tout. Elle lutte contre le sommeil.

Alors qu'elle avance à travers ce clair-obscur, Anne est soudainement investie d'une aura irréelle, éclatant d'une lueur argentée. Elle se perçoit comme dissociée de son propre corps, d'une fragilité magnifiquement diaphane. Son souffle devient irrégulier, une sensation d'oppression grandit en elle. Une femme pleure... quatre-vingt-quinze. Une autre fixe le vide devant elle... trois-cent-cinquante-cinq. Un autre éclair transperce sa conscience, une piqûre brûlante d'une tige de métal gelé : sa tête tangué... puis une lueur éblouissante. Son souffle s'accélère davantage, se transformant en une respiration saccadée. La panique l'envahit. Elle se met à courir, sans raison apparente, fuyant cet endroit et cherchant à échapper à ses pensées troublées. Un jeune homme devant elle... quatre-vingts. Elle l'évite et continue sa course.

Un autre éclair la transperce : un choc violent, et tout s'éteint. Elle heurte un homme plus âgé, barbu... deux-cent-cinquante. Elle évite de justesse de faire tomber une femme aux cheveux blancs... soixante-dix-sept. Elle court toujours plus vite, essoufflée, les larmes aux yeux. Elle manque de percuter une autre femme... quatre. Un homme... six-cent-vingt-quatre. Elle continue de courir, ses poumons et ses jambes en feu, au bord de la rupture.

Puis, le choc violent. Elle se heurte brutalement à l'une des colossales colonnes. Son corps bascule en arrière, sonné par l'impact. Quelques personnes s'approchent d'elle... quatre-vingt-sept.... huit-cent-quatre-vingt... trois... Sa tête semble prête à exploser. Elle perd pied, la douleur la submerge, elle se met à hurler de toutes ses forces. Son visage se tourne vers le plafond, les mains tendues en avant. Anne hurle à en briser sa voix, à en fendre l'air. Tout le reste devient insignifiant. Elle donne libre cours à sa terreur, hurlant son désespoir à travers chaque fibre de son être : elle est prisonnière, piégée dans cette horrible réalité.



# Chapitre I

## Déchéance

Léon, naguère un homme plein de vie, n'est plus que l'ombre titubante de son propre être. Tel un spectre épuisé, il se fond dans les coins obscurs de la cité, une sorte de mort-vivant se laissant errer dans l'engourdissement. Son allure, jadis empreinte d'assurance, s'est muée en une contenance défaitiste, une dégénérescence qu'il observe avec une sorte de fascination morbide. Le temps a fait son œuvre, insufflant à Léon une quarantaine d'années, une existence qu'il vit à Lyon, où il exerce en tant qu'agent de recherches privées, ce qui n'est qu'une façon élégante de dire détective privé. Dans sa jeunesse, il rêvait de l'image d'Épinal du détective ténébreux, une pincée d'anarchie dans le regard, le chapeau crasseux et vêtu d'une cape, déambulant dans les ruelles nocturnes d'un Paris de cartes postales, résolvant des énigmes insolubles avec aisance et brio. Pourtant, la réalité a émoussé ces aspirations, laissant Léon pourchasser les maris infidèles au volant d'une banale Kangoo, équipé d'un appareil photo bon marché, drapé dans une veste usée, une version désuète de ce qu'il aurait pu imaginer. Son seul lien avec les illustres détectives comme Nestor Burma réside dans ce chapeau solitaire, pourtant même cet accessoire n'est pas à la hauteur de ces légendes inaccessibles. Au contraire, il lui donne l'air d'un personnage échappé d'un film médiocre. En réalité, Léon n'est plus qu'une ombre parmi les ombres.

Son domicile prend la forme d'une pièce exiguë, un espace qui fait office à la fois de studio et de bureau. Léon débourse un loyer exorbitant pour occuper ce coin dans le Quartier des Lumières, à quelques pas seulement d'une station de tramway. Cependant, l'absence quasiment totale de visiteurs confère à cet endroit une sensation d'isolement palpable. Les quelques appels téléphoniques qui percent le silence évoquent des affaires peu reluisantes d'adultères, de trahisons et d'infidélités. Ironiquement, cette facette sombre de la vie est devenue sa principale source de revenus. Néanmoins, Léon se regarde avec une forme de dégoût, conscient qu'il est devenu une parodie de détective, une figure grotesque qui fume comme une cheminée. Malgré les opportunités qui se profilent, il ne ressent aucune envie de les saisir. Les flots de l'indifférence l'ont englouti, alors

qu'il observe les trains passer depuis son banc, plongé dans les eaux stagnantes de sa propre mélancolie. Son esprit, tel un vieux vinyle rayé, tourne inlassablement en boucle, captif de pensées obsédantes.

Cependant, le tableau de Léon n'a pas toujours été celui d'un être naufragé, d'une âme rongée par le désespoir. Il y a quelques années, peut-être trois, voire quatre (il n'a pas la même perception du temps que les autres), il occupait les colonnes d'un grand journal parisien en tant que journaliste. Respecté par ses confrères, il séduisait ses lecteurs avec des articles cinglants sur des enquêtes non résolues. En qualité de journaliste d'investigation reconnu, il avait laissé sa marque en contribuant à démêler des affaires publiques épineuses, en tirant les ficelles d'intrigues politiques. Son nom brillait, porteur de prestige et de reconnaissance. En ce temps-là, il partageait sa vie avec une certaine Anne. Une femme à la beauté envoûtante, à l'intelligence pénétrante, et qu'il aimait au-delà de toute mesure. Dotée d'une apparence agréable, sa plume acérée brillait tout autant que sa compagne idéale. Les projets s'épanouissaient à l'horizon, avec même l'évocation d'un enfant, une perspective qu'il abordait avec un haussement d'épaules désinvolte. Le bonheur, à sa façon, était ancré dans sa vie, un état de plénitude qui se manifestait sans question ni culpabilité : un état d'âme où la quiétude se suffisait à elle-même, où le bien-être comblait toutes les aspirations de son ego.

Toutefois, la vie sait mieux que personne déjouer ce que l'on a jadis chéri. Nulle joie, nul bonheur ne saurait être éternel. En un instant, tout s'est effondré pour Léon, une fraction de seconde d'une cruauté gravée à jamais dans le fin parchemin de sa mémoire. On dit que le temps referme les plaies, panse les cicatrices. Certaines d'entre elles, loin de s'estomper, semblent déchirer l'âme avec une voracité implacable, l'écrasant sous leur poids. Léon, porteur de ces cicatrices invisibles, se noie dans leur obscurité, une douleur que son entourage ressent comme une lame aiguisée. La culpabilité et le remords, ces poisons de l'âme, ont rongé ses entrailles, ne laissant derrière eux qu'une silhouette pâle, une ombre de lui-même. Chaque soir, il s'affale dans le fauteuil usé de son studio, un cognac bu d'une traite. Il se sert une seconde rasade, puis le crépitemment d'une cigarette qui s'embrase. La première bouffée aspire son âme, et sa tête bascule en arrière, offrant son regard au plafond. Dans un souffle lent et voluptueux, il